

Fort de la double protection du pouvoir royal et de l'autorité épiscopale, il pouvait poursuivre son œuvre avec confiance et sécurité. De vastes bâtiments appropriés aux besoins de la Communauté, du pensionnat et des écoles étaient achevés, les règles étaient rédigées et approuvées, et l'œuvre constituée pour des siècles ; la mission de la sainte fondatrice était remplie.

Avant de quitter ses chères filles cette vénérable Mère leur laissa son esprit dans d'admirables écrits qui se conservent encore avec son cœur, comme de précieuses reliques.

Ce fut le dernier gage de son affection pour cette famille tendrement aimée, et de son dévouement à cette colonie de Villemarie pour laquelle elle avait travaillé, souffert, prié et consacré près de cinquante années de la vie la plus belle et la mieux remplie.

Ses dernières années furent désolées par de terribles épreuves d'esprit et de cœur ; Dieu achevait sa couronne avant de l'appeler à la récompense.

Elle mourut, victime de sa charité, offrant à Dieu sa vie pour l'une de ses sœurs qui se mourait et qui recouvrira aussitôt la santé. Après trois heures d'agonie, les deux mains modestement croisées sur la poitrine, elle rendit à Dieu sa belle âme, dans la quatre-vingtième année de son âge, le 12 janvier 1700. La nouvelle de sa mort ne fut pas plus tôt connue que de tout le Canada et jusque de la mère-patrie s'éleva un concert de louanges pour bénir sa mémoire. Des guérisons extraordinaires attestèrent son pouvoir et sa gloire dans le ciel.

Les âges suivants n'ont fait qu'accroître la reconnaissance des peuples, et le parfum de ses vertus ne cesse d'attirer à sa suite, une foule toujours plus nombreuse de ferventes imitatrières de son zèle et de son dévouement.

## JEANNE-MARIE.

(Suite.)

XV

### TRACES PERDUES.

Sous la pluie ou le soleil, la neige et la grêle marchait Jeanne-Marie.

Partout où régnait la joie et le tumulte apparaissait la pâle tête de la *Foraine*.

Elle était connue de toute la Bretagne.

Dans les villes éloignées de Bains et de Redon, on ignorait sa lugubre histoire, et l'on ne voyait en elle qu'une pauvre mère gagnant à la sueur de son front le pain de ses enfants.

Partout où arrivait la *Foraine* on souriait à ses petits anges ; le prix du souper s'abaissait pour la pauvre femme ; souvent même, par délicatesse, les filles et les femmes d'aubergistes lui achetaient de la mercerie afin de lui rendre l'argent qu'elles en avaient reçu.

Que de fois elle se crut sur la liste de l'assassin de Claude ! que de fois, en face d'un nom, d'un chiffre, elle bénit Dieu de l'avoir exaucée !

Puis elle s'apercevait que cette partie était encore perdue, et elle en recommençait une autre.

Le temps se traînait au milieu de ces travaux gigantesques, de cette bataille d'une femme isolée contre un ennemi inconnu.

Lazare, du fond du bagne, envoyait à Jeanne-Marie des lettres dans lesquelles, à travers une résignation chrétienne, on sentait les immenses regrets du père et de l'époux.

Il ne se plaignait de rien ; ce qui le faisait le plus souffrir, c'était le voisinage de Ronge-Maille et de la Limace qui passaient leur temps à comploter une éviction impossible, et le menaçaient de mort s'il éventait leur projet.

Une année s'était passée.

Lazare conjurait sa femme de renoncer au plan héroïque qu'elle avait conçu et mis à exécution ; il la suppliait de ne point mener cette vie de Juive-Errante avec ses deux enfants, de ne point dépenser tout son dévouement pour lui et d'en garder pour eux.

Mais si Lazare avait vu Vincent et Luce, il ne se serait certes pas alarmé sur l'état de leur santé. Leurs joues étaient roses, leurs yeux brillants. Ils devenaient forts et robustes, les intempéries qu'ils bravaient trempaient plus solidement leurs corps frêles jusque-là.

D'ailleurs Jeanne-Marie n'était pas capable d'oublier un seul de ses devoirs. Jamais l'un n'empêtrait sur l'autre.

On voyait souvent, pendant les heures de halte, Jeanne-Marie assise sur le talus d'un fossé, enseignant à ses enfants la simple doctrine de la foi, tandis que l'âne tondait lentement les chardons. D'autres fois, pendant la route, Jeanne-Marie prenait son rosaire, et les enfants répondraient de leur voix argentine.

Elle voulait que Lazare les trouvât dignes de lui.

Mais les souffrances passées n'étaient point suffisantes.

Un dernier malheur l'atteignit.

Vincent tomba malade.

Jeanne-Marie se trouvait alors à Fougères.

Elle loua pour elle et ses enfants une chambre de rez-de-chaussée, dans un cabaret d'assez chétive apparence, dont les propriétaires passaient pour être fort à leur aise.

L'enfant avait la petite vérole.

Il fallut bientôt éloigner Luce et la confier à des étrangers, car Jeanne-Marie ne pouvait quitter Vincent d'une minute.

Avec quelles angoisses elle soigna le pauvre ange ! avec quelle anxiété elle attendait l'arrêt du médecin !

Sans doute toutes les mères sont à plaindre quand elles perdent une de ces créatures innocentes, mais Jeanne-Marie eût été cent fois plus malheureuse encore.

Qu'aurait-elle répondu à Lazare quand il lui aurait demandé :

-- Qu'as-tu fait de mon enfant ?

Elle se reprochait de l'avoir exposé aux intempéries des saisons ; elle s'accusait d'avoir songé plus à Lazare qu'à eux, et d'avoir compromis leur santé dans ses courses sans trêve.

Le printemps revenait ; mais sous le souffle de mars tant de vies s'éteignent, que Jeanne-Marie assolée demeure des heures entières à genoux près du lit où souffrait l'enfant.